

Nancy

Le bizutage, une tradition qui a la peau dure

Malgré son interdiction depuis une loi votée en 1998, le bizutage perdure à Nancy, ville de plus de 50 000 étudiants. En septembre, de nombreux jeunes participent à des journées et week-ends d'intégration. Et parfois, ça dérape.

Des étudiants parés d'une combinaison rose qui doivent courir dans les rues de Nancy. D'autres qui font une pyramide sur les pavés de la place Stanislas... Depuis le début du mois de septembre, les étudiants nancéiens se livrent à d'étranges occupations, officiellement appelées « journées d'intégration ». « Chez nous, ça dure quatre semaines, détaille Maëlle Vergès, présidente du bureau des étudiants (BDE) de l'école de kiné, située rue de Nabécor. Il y a des soirées en boîte, des barathons, des rallyes appartements... Et ça se termine avec le week-end d'intégration. » Cette année, les élèves prendront la direction des Vosges, les 7 et 8 octobre.

« Boire de l'alcool dans une gamelle »

Des week-ends et des journées où « il y a du bizutage, mais ce n'est jamais dégradant, promet la jeune femme de 20 ans. Par exemple, l'an passé, j'avais dû marcher à quatre pattes dans presque tout Nancy, se souvient-elle, amusée. Cette année, on a repris la thématique animale, avec les petits nouveaux qui ont dû boire de l'alcool dans une gamelle pour chiens. » Surfant sur la vague de

la Coupe du monde de rugby, organisée en France depuis le 8 septembre, les bizuts ont également été invités à faire des hakas ou des mêlées un peu partout dans le centre-ville. « Des petits défis qui restent toujours bienveillants », insiste Maëlle Vergès.

Mais, parfois, le jeu vire à l'humiliation. À ICN Business School, sur le campus Artem, des étudiants viennent de passer en conseil de discipline pour un motif scabreux : ils ont demandé à leurs victimes de déféquer devant eux. « Ces étudiants sont venus se plaindre à leur tuteur », répond Hervé Gaudin, chargé de la communication. « Alors l'école a réagi... Les membres de l'association qui ont fait subir ces actes ont été convoqués par la directrice. » Les « bizuteurs » n'ont pas été renvoyés, mais ils ont été « condamnés » à du « travail d'intérêt général », poursuit-il, sans vouloir en dire davantage.

Des étudiants aspergés d'urine

Car la pratique ancestrale reste un sujet tabou. Présidente du Comité national contre le bizutage (CNCB), Marie-France Henry ne reçoit qu'une vingtaine de signalements par an, venus de toute la France. « À Nancy, ce n'est pas ce qu'il manque », lâche-t-elle, face à un tableau Excel qui recense l'origine des appels.

Dans sa liste, la mort d'un étudiant de l'ICN, en 2021 (lire par ailleurs), apparaît aux côtés d'un bizutage réalisé quatre ans plus tôt par des élèves de classes

préparatoires du lycée Poincaré, à Nancy. « Un groupe a été ligoté place Carnot, badigeonné de fientes d'oiseaux, de sauce tomate et de poisson pourri », retranscrit la bénévoles. La même année, des étudiants d'un établissement scientifique, situé à Brabois, ont été « aspergés d'urine », avant de devoir « plonger leurs mains dans des bassins remplis d'entrailles et de purin animal ».

Des pratiques prohibées depuis une loi votée en 1998, qui permet de condamner les « bizuteurs » à six mois d'emprisonnement et 7 500 € d'amende. « Mais la loi n'est pas vraiment appliquée car il y a très peu de plaintes », déplore Marie-France Henry. Selon elle, « le phénomène concerne surtout les écoles de commerce, d'ingénieurs, et bien sûr les facultés de médecine ».

« On a une grosse réputation de bizutage, reconnaît Apolline Aubertin, membre de l'association des carabins de Nancy, qui organise notamment le week-end d'intégration. Mais il y a eu tellement de dérives qu'aujourd'hui on fait super-gaffe. Tout doit être fait dans le consentement. » La jeune femme évoque notamment des « jeux d'alcool pour ceux qui le souhaitent, formule-t-elle. On ne met pas la pression, mais parfois, les étudiants se la mettent tout seuls. »

L'association a également organisé une conférence « obligatoire » pour sensibiliser les étudiants « aux violences sexistes et sexuelles », piliers du bizutage, à Nancy comme ailleurs.

● Guillaume Decourt

Sexe et alcool, les deux piliers du bizutage

« C'est compliqué le bizutage... Par honte ou par peur des représailles, les victimes n'osent pas trop dénoncer ces dérives. Peu d'étudiants s'expriment sur le sujet. » Malgré une solide omerta, Marie-France Henry, présidente du Comité national contre le bizutage (CNCB), reçoit « une vingtaine de signalements par an ». Des actes humiliants ou dégradants assez divers : certains étudiants peuvent se retrouver ligotés à un arbre, d'autres aspergés d'un liquide peu ragoûtant.

Mais, selon l'experte, les actes à connotation sexuelle sont les plus récurrents. « On oblige les filles à montrer leurs seins. Les garçons, c'est plus les fesses. Et parfois, c'est bien plus grave... On fait



En 2016, la loi qui interdit le bizutage, votée en 1998, est étendue : le texte permet alors de sanctionner ceux qui incitent à consommer de l'alcool de manière excessive. Photo Cédric Jacquot

boire les filles et, après, on les viole. » La « biffle », qui consiste à gifler le visage d'une personne avec son pénis, est également une pratique qui rythme certaines soirées et week-ends d'intégration.

Pour les jeunes étudiantes, les simulations de fellation sont également fréquentes.

Des « agissements graves » qui auraient un dénominateur commun : « L'excès d'alcool, affirme la militante. La victime, si elle refuse de boire, va se mettre à dos la promotion. Alors, pour éviter l'exclusion sociale, elle accepte et boit. » Dans ces soirées, les cas de coma éthylique sont nombreux, alors que la loi interdit de « faire consommer de l'alcool de façon excessive à une personne », même si celle-ci est consentante. « Parfois, on oblige le bizut à boire un breuvage immonde », ajoute Marie-France Henry, très remontée contre ces dérives qui peuvent « briser des vies ».

● G.D.



A Nancy, chaque rentrée annonce son lot de soirées dites d'intégration et de bizutage où l'alcool coule à flot.

En cas de dérive, « l'école réagit et sanctionne »

Questions à ►
Hervé Gaudin, chargé de la communication de l'ICN Business School



Comment encadrez-vous les soirées et les week-ends d'intégration ?

« Les soirées qui ont lieu sur le campus Artem sont organisées par le bureau des étudiants (BDE). Alors, tout d'abord, leurs membres sont formés sur les gestes de premiers secours. Et puis, ils connaissent les devoirs et les droits en question. Dans ces soirées, il n'y a pas les débordements qu'il peut y avoir sur les week-ends d'intégration. Il y en a un par an, dont l'objectif est de faire se rencontrer les promotions, d'autant plus que notre école est à Berlin, Paris et Nancy. Depuis plusieurs années, l'organisation de ce

week-end est externalisée à des sociétés. Elles n'organisent que ça. Elles sont spécialistes, et elles sont responsables, juridiquement parlant, en cas d'excès. Sur place, la société est représentée par trois ou quatre membres, plus ses services de sécurité. Et personnellement, en tant que tuteur du bureau des élèves, je suis présent avec d'autres cadres de l'école. »

Quand il y a des débordements, qu'est-ce que vous faites ?

« Il y avait des débordements par le passé, car il n'y avait pas cet encadrement juridique. Désormais, ces week-ends se passent bien. Quant aux autres événements de l'année, si on apprend qu'il y a eu une dérive, l'école réagit et sanctionne. »

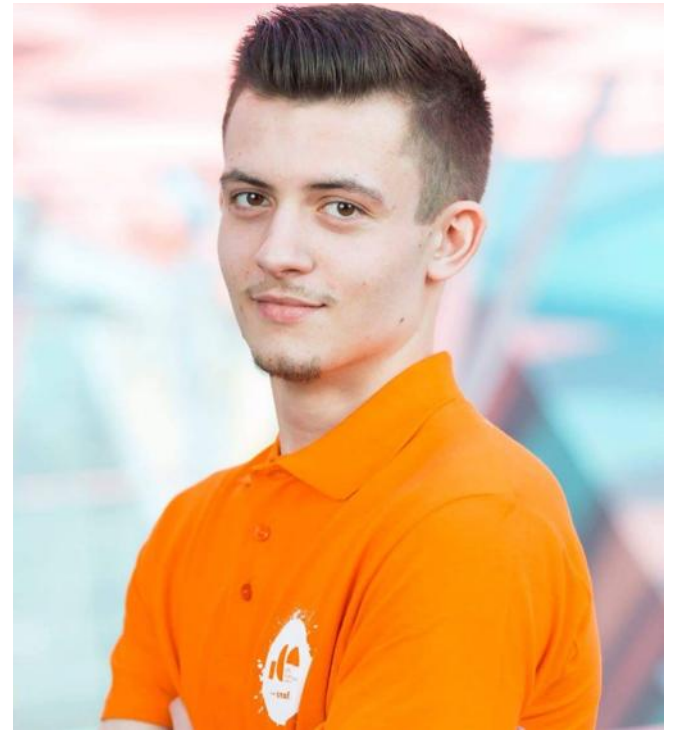
Le bizutage existe toujours mais semble malgré tout reculer. Pourquoi selon vous ?

« La loi a permis d'interdire un mot : le bizutage. Il y en a toujours dans certaines écoles, je pense aux écoles vétérinaires, aux facultés de médecine... Mais les choses se sont calmées. Je pense qu'il y a aussi une autocensure au sein même des étudiants. Faire défiler des femmes à poil, des hommes à poil, dans des bus, c'est terminé. »

● Propos recueillis par G.D.



Quand une soirée étudiante vire au drame



Étudiant en troisième année à l'ICN Business School, Maxime est mort après une soirée trop alcoolisée. Photo Est Républicain

Un drame terrible. Dans la nuit du 29 au 30 septembre 2021, Maxime bascule dans le vide depuis le viaduc Kennedy. Une chute mortelle pour l'étudiant d'ICN Business School, originaire des Vosges. « Nous avons eu la confirmation, par les enquêteurs, qu'il ne s'agissait pas d'un suicide », assure Lydie, sa maman, deux ans après les faits.

Avant de poursuivre : « Il est arrivé quasiment sobre à cette soirée, il y est resté peu de temps, et les organisateurs l'ont laissé partir seul, complètement ivre et dans l'incapacité totale de marcher. Personne ne l'a retenu... Un aller simple vers la mort. » Si la mère de la victime refuse de parler de bizutage, l'intéressée souhaite surtout dénoncer « la consommation excessive d'alcool et de cannabis dans les soirées étudiantes ».

« Un sentiment d'omerta »
« Attention, ça va très vite, adresse-t-elle aux étudiants qui font leur rentrée en ce mois de septembre. Vous n'êtes pas indestructibles et personne ne vous aidera. Le slogan "Quand on tient à quelqu'un, on le retient", les jeunes ne l'ont pas intégré... L'alcool n'est pas un jeu, ça

peut conduire à la mort. »

Malgré l'horreur et la colère, la mère de famille a décidé de ne pas saisir la justice. Mais, deux ans après, elle est encore remontée contre l'école de commerce nancéenne. « Le jour de son enterrement, le 6 octobre 2021, qui aurait dû être le jour de ses 24 ans, tous ses copains de l'ICN sont venus... Mais pas le moindre responsable, enseignant ou intervenant de l'école. Ils n'ont même pas envoyé une fleur. »

Présent à l'enterrement, un ami de Maxime, également étudiant à l'institut, dénonce « un soutien psychologique inexistant » et « un sentiment d'omerta car son décès est survenu à la suite d'une soirée ». Un point de vue partagé par Lydie, laissée « perplexe » par le slogan de l'établissement, « join our family ».

Dans une lettre adressée le 16 juin 2022 à la directrice, elle écrit : « Si son histoire, au lieu d'être cachée, pouvait sensibiliser les futures promotions sur les dangers des soirées privées, sur leurs excès... Si sa mort pouvait en éviter une autre, alors peut-être que votre slogan prendrait du sens. » Missive restée sans réponse.

● G.D.

« On a été très présent sur l'accompagnement des copains de Maxime »

Contrairement à ce qu'affirme un ami de Maxime, qui dénonce « un soutien psychologique inexistant » après la mort soudaine du jeune vosgien, la responsable de l'accompagnement des étudiants de l'école de commerce, Madeleine Ostrowski, affirme l'inverse : « On a appris la nouvelle le vendredi, et on mettait en place une cellule psychologique dès le

lundi suivant. »

Et d'ajouter : « Sur la prévention, on est également hyper-vigilant. Avec des membres du BDE (bureau des étudiants), on participe à un séminaire sur les risques de l'alcoolisation. On fait aussi venir des compagnies de théâtre qui parlent du sujet, on organise des ateliers sur les addictions... On ne peut pas dire qu'on ne fait rien. »

À Poincaré, l'intégration « soft » des prépas



Le lycée nancéen accueille près de 800 étudiants des classes préparatoires. Photo Cédric Jacquot

Dans les classes prépa, le bizutage n'est pas un gros mot, il est de moins en moins synonyme d'humiliations ou de comportements extrêmes. Au lycée Poincaré, l'association HEC Initiatives se charge d'animer la vie étudiante des prépas. Pour Valentin, son président, la structure sert « avant tout à créer du lien social ». Un rôle essentiel dans une filière exigeante, et qui va de pair avec une intégration « soft ».

Un rituel d'intégration existe bien, mais n'a de bizutage que le nom. Cette année, c'est une partie de béret au milieu de la place Carnot : ceux qui ne récupèrent pas la coiffe ou répondent mal à une question reçoivent une giclée d'eau, de farine et de

peinture à l'eau.

Ne pas rebuter les étudiants

Il faut dire que l'activité n'est pas obligatoire et que les « carrés » peinent à attirer les « bizuts ». Seul un quart de la promo était présent lors de la journée d'intégration. « De moins en moins de 1^{ère} années viennent participer, justement à cause de cette peur du bizutage », concède Robin, trésorier de l'asso. Il ajoute : « Notre challenge, c'est de créer un engouement et de montrer une bonne image de l'association ! On veut donner envie aux étudiants de venir à nos événements. » Dans ce contexte, les comportements à risque n'ont pas leur place, assure-t-

on à HECi.

Quid de l'entrée dans l'association ? « Jusqu'à il y a 2 ans, il y avait encore une tradition de bizutage, mais je ne sais pas ce qu'ils faisaient. Ça n'a pas été fait l'an dernier, je ne sais pas trop pourquoi, ni cette année », explique Mannon, secrétaire du bureau.

Les responsables de l'HECi ont dû batailler pour recruter des premières années, ils s'accordent tous : « Inutile de mettre à l'épreuve des étudiants qui ont déjà montré leur motivation ». Le scénario sera peut-être différent après les concours lorsque ces mêmes étudiants voudront intégrer les associations les plus prisées des écoles de commerce et d'ingénieurs.

● Thomas Baudoin